

ABONNEMENTS
3 mois 6 mois 1 an
Seine, Seine-et-Oise 5 fr. 9 fr. 16 fr.
France, Colonies... 6 fr. 12 fr. 24 fr.
Etranger... 8 fr. 16 fr. 32 fr.

TÉLÉPHONE
Administr. Gut. 01.67-01.74-01.75
Rédaction Gut. 01.75-01.77-01.78

Stéphen PICHON
DIRECTEUR POLITIQUE

6 heures du matin

Édition de Paris

6 heures du matin

Le Petit Journal

JEUDI

31 Août 1916

Le Numéro 5 Centimes

51^e ANNÉE. — N° 19.600
61, rue Lafayette, Paris (9^e)

L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie jugent leurs anciens alliés

Le fait de la déclaration de guerre de la Roumanie paraît avoir exaspéré les gens de Vienne et de Budapest autant que le fait de l'intervention roumaine lui-même. Ils en demeurent stupides. Le vieux criminel de la Hofburg est encore capable de lire et d'entendre, il ne doit pas être moins effaré que les interprètes de ce qui est considéré théoriquement comme sa pensée.

Il ne serait cependant pas inutile aux auteurs responsables de la guerre de s'expliquer le mépris et l'indignation que leur conduite inspire à l'univers et de comprendre les tourments qu'ils causent aux peuples qui avaient cru à leur sincérité au point de tenir à eux par un traité d'alliance. Ils n'auraient qu'à récapituler l'histoire de leur crime. Essayons de le faire pour eux.

En juillet 1914, après un assassinat politique dont le gouvernement de Belgrade était aussi innocent que le gouvernement de Vienne lui-même, l'Autriche-Hongrie a adressé à la Serbie un ultimatum qui contenait dix exigences. Elle obtint toutes les satisfactions, sauf une, que la Serbie proposa de soumettre au tribunal de La Haye. Plutôt que de consentir à cette proposition, ou seulement de la discuter — car tous les moyens de conciliation n'étaient pas épuisés — l'Autriche-Hongrie déclara la guerre à la Serbie. Trente et une déclarations de guerre se sont succédées depuis ; quatorze belligérants sont aux prises ; dix d'un côté, quatre de l'autre.

La plupart des races qui peuplent la terre sont accourues sur le champ de bataille. Les neutralités du Luxembourg et de la Belgique ont été violées ; la Serbie, le Nord de la France, la Pologne ont été envahies ; les Syriens et les Arméniens ont été massacrés ; des populations entières ont été déportées ; les assassinats de vieillards, de femmes et d'enfants se sont multipliés sur terre et sur mer ; les ravages se sont accumulés partout où ont passé les bandes armées de Prussiens, de Bavarois, de Wurtembergeois, d'Autrichiens, de Hongrois, de Turcs et de Bulgares ; le monde entier se demande où s'arrêteront ces déchaînements de bêtes féroces, tels qu'on n'en avait jamais vu depuis les grandes invasions qui ont dépeuplé l'humanité.

Les mensonges les plus éhontés n'ont cessé d'accompagner les manifestations de cette folie furieuse. En prenant à la gorge le gouvernement de Belgrade, l'Autriche-Hongrie avait eu l'audace de

notifier à ses alliés de Rome et de Bucarest qu'elle ne poursuivait aucune conquête et ne visait aucun agrandissement territorial. Si bien que les deux pays qui, dans la candeur de leurs illusions passées, avaient cru s'assurer des gages de tranquillité en s'alliant à elle, s'étaient contents de rester neutres, au moment où, sans les consulter, elle précipitait l'Europe dans l'aventure mortelle où elle se ruine et perd le meilleur de son sang.

Comment s'étonner qu'à la fin ce soient les partisans les plus déclarés de l'ancienne Triple, ceux qui avaient fait dans ses prétendues vertus de sacrifice et dans les allégations mensongères de ses promoteurs, qui prennent l'initiative des ruptures ou les Germains et les Magyars aperçoivent le signe fatidique de leur ébranlement ? Ni M. Sonnino, ni M. Badiano n'étaient suspects de mauvaises pensées vis-à-vis de l'Allemagne et de sa complice austro-hongroise. Et c'est eux pourtant qui ont été appelés à couper définitivement les liens qui attachaient les deux patries aux empires déshonorés des Hohenzollern et des Habsbourg.

Au lieu de se répandre en injures, qui sont une glorification pour ceux auxquels elles s'adressent, les porte-parole de la Wilhelmstrasse et du Ballplatz devraient tâcher d'ouvrir les yeux sur les vérités que leurs anciens alliés leur signifient. « Vous nous aviez promis la paix et vous avez provoqué la guerre, leur dit la note du gouvernement roumain. Vous nous aviez promis la justice pour nos populations soumises à votre souveraineté et vous leur infligez sans relâche les vexations les plus odieuses. Vous vous étiez engagés à ne pas toucher au statu quo territorial de l'Europe : vous en poursuivez la destruction. Vous nous aviez garanti le libre développement de notre nationalité : vous la comprimez et l'asservissez au profit de nationalités rivales. Vous posez, parce que tel est votre bon plaisir, tous les problèmes qui terrassent le monde et vous nous interdisez toute part dans leur solution. Nous ne pouvons, sans abdiquer, souscrire à cette humiliation et à cet abandon de nous-mêmes. Nous prenons, parmi les peuples en lutte pour leur affranchissement, la place qui leur appartient. »

C'est le langage de la raison, de la bonne foi, du patriotisme et du courage. S'il produit une telle stupeur en Allemagne, c'est précisément pour cela.

S. PICHON.

L'APPEL AU SAUVEUR Le chef d'état-major allemand disgracié et remplacé par HINDENBURG

Copenhague, 30 Août. — Un télégramme officiel de Berlin annonce que le Kaiser a retiré au général de Falkenhayn ses fonctions de chef d'état-major général, auxquelles il a nommé le maréchal de Hindenburg.

Le général Ludendorff est, d'autre part, nommé premier quartier-maître général.

Voilà Hindenburg chef d'état-major général de l'armée de Guillaume II. C'est le troisième depuis le début de la guerre. Quand on change aussi souvent d'at-telage, c'est que les affaires ne vont pas bien, dit le bon sens populaire.

Le premier, ce fut de Moltke, choisi à cause de son nom et de son oncle. De Moltke avait affirmé, qu'en condition de passer par la Belgique, la France serait abattue en quelques semaines, après quoi on n'aurait qu'à se retourner contre la Russie. La bataille de la Marne fut la réponse de la France. Et ce fut aussi la disgrâce de de Moltke. Falkenhayn lui succéda. C'était un favori de l'empereur qui avait d'abord fait ministre de la Guerre. Falkenhayn prépara le plan de campagne qui, l'année dernière, chassa les Russes des Carpathes et permit à Hindenburg d'envahir la Russie jusqu'aux abords de Riga. Mais Falkenhayn, cet hiver, renouvela l'erreur

1914, marque les étapes successives d'une politique qui était, dès le commencement, destinée à échouer. Falkenhayn a été l'un des partisans et artisans les plus ardents de la guerre dont il attendait l'explosion avec une impatience mal dissimulée.

Le 31 juillet 1914, le Lokal Anzeiger, journal officieux de Berlin, reçut du grand état-major la nouvelle de la mobilisation générale, qui ne devait être officielle que 24 heures plus tard. Ce journal publia aussitôt une édition spéciale, qui fut consignée avant d'être mise en vente. J'ai vu de mes yeux un exemplaire de cette édition, due à l'impudence de Falkenhayn. Une circonstance qui ajoute encore à la signification de sa chute, c'est qu'il est ami personnel et conseiller du Kronprinz.

Avec Falkenhayn, s'écroule l'espoir de ceux qui rêvaient de renverser le chancelier ou de neutraliser son influence, par une sorte de dictature militaire, dont Falkenhayn aurait été le chef.

Ce n'est pas par une simple coïncidence que l'on a annoncé l'arrivée de Bethmann-



HINDENBURG

de de Moltke en attaquant la France, en voulant prendre Verdun. Verdun pris, c'était la gloire du Kronprinz assurée et la situation de Falkenhayn certaine.

Pendant ce temps, Hindenburg voulait recommencer l'attaque contre la Russie qu'il jugeait le point faible. Mais Hindenburg n'est pas un courtisan ; il avait autrefois témoigné de son dédain pour les talents militaires de l'empereur. Ses victoires en avaient fait l'idole des Allemands. Il est l'homme aux statues de bois ou les chauvins de la pangermanie allaient planter des clous.

L'offensive russe a valu à Hindenburg une élévation de situation sur le front russe. Le désarroi ou l'intervention de la Roumanie jette l'Allemagne fait de lui le chef de l'armée allemande. « Nécessité n'a pas de loi », disait Bethmann Hollweg, ami d'Hindenburg ; c'est aussi l'opinion du Kaiser. Le caractère et la popularité d'Hindenburg lui portaient ombrage, mais il se sert maintenant du grand homme pour calmer les angoisses allemandes. C'est Hindenburg qui aura désormais la responsabilité. Le Kaiser espère que la sienne sera diminuée d'autant aux yeux de son peuple quand sonnera l'heure de la défaite.

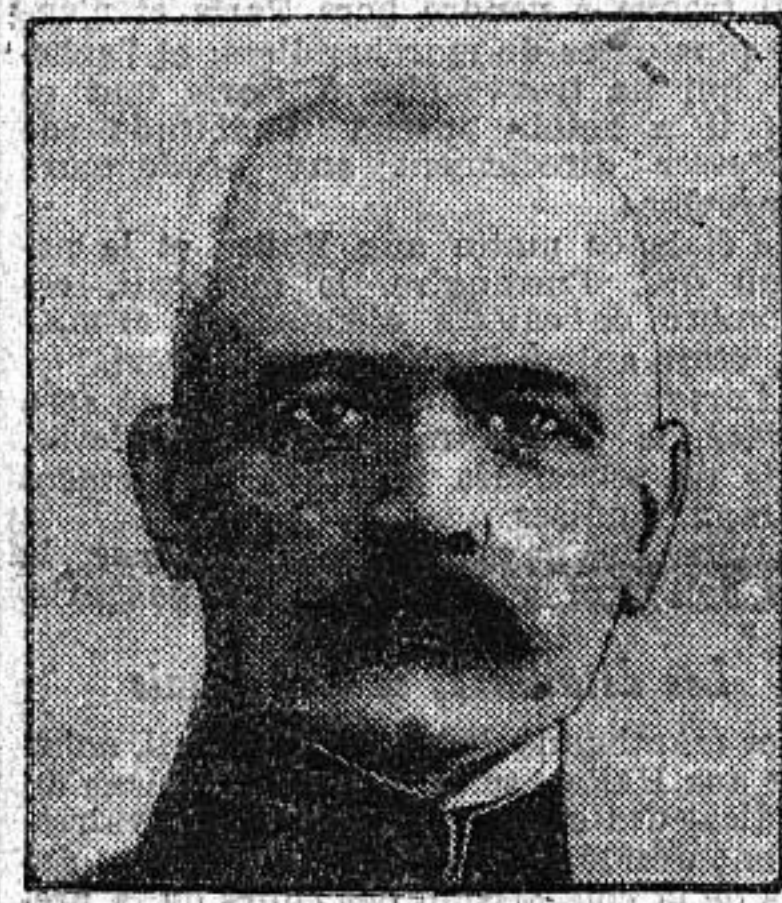
La disgrâce de Falkenhayn

(De notre correspondant particulier)

Zurich, 30 Août. — Il ne subsiste pas de doute sur la signification des changements apportés dans la composition du grand état-major allemand. Cette disgrâce indique clairement que le Kaiser condamne une fois de plus, comme dangereuse, la politique des extrémistes ou des Scharfmacher, comme on appelle en Allemagne : Falkenhayn, Tirpitz, Zeppelin et les autres partisans de la guerre à outrance sans scrupules ni concessions.

Quand on parlait en Allemagne, même avant la guerre, du parti militaire, on pensait surtout au triumvirat : Moltke, Tirpitz, Falkenhayn. Le premier est mort après avoir été disgracié. Les deux autres sont également en disgrâce.

La disparition de ces trois angoures, qui avaient préparé la catastrophe de juillet



FALKENHAYN

Hollweg au quartier général, la veille du jour où Falkenhayn cédait la place à Hindenburg. A un autre point de vue, la nomination de Hindenburg causera une réelle inquiétude en Autriche, où il était considéré comme le chef le plus capable d'arrêter l'invasion russe. Il est d'ailleurs possible que le maréchal Hindenburg garde de la haute main sur les opérations du front oriental, de même que Conrad Hotzenloffer, chef de l'état-major autrichien, dirige de loin les opérations sur le front italien, tout en séjournant au quartier général de l'archiduc Frédéric.

Le général Ludendorff, qui vient d'être nommé premier quartier-maître général, est, depuis la guerre, le bras droit de Hindenburg.

Il convient encore de remarquer que le maréchal Hindenburg a déclaré à plusieurs reprises que le principal ennemi de l'Allemagne était la Russie et que le front le plus exposé était le front oriental, tandis que Falkenhayn partageait avec Tirpitz l'opinion que la tâche essentielle consistait à vaincre l'Angleterre, par tous les moyens.

La conception de Hindenburg à laquelle semble se rallier l'empereur est qu'il faut à tout prix conserver les gages territoriaux que l'Allemagne a conquis sur la Russie, afin de pouvoir, le moment venu, leur offrir en échange comme base d'une paix honorable. — M. R.

La presse allemande est enthousiaste

(De notre correspondant particulier)

Zurich, 30 Août. — La plupart des journaux allemands manifestent un enthousiasme de commande au sujet de la nomination du maréchal Hindenburg aux fonctions de chef d'état-major général. D'après eux, le maréchal sera le meilleur conseiller possible et réalisera la parfaite coordination des efforts sur les différents fronts.

Les organes pangermanistes espèrent que le général von Falkenhayn recevra une nouvelle affectation digne de ses talents. Les autres journaux s'abstiennent de tout commentaire concernant ce général, sauf la Gazette de Francfort qui dit que le nom de Falkenhayn sera pour toujours lié dans l'histoire à celui de Verdun.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

(75^e jour de Guerre)

30 Août, 15 heures.

Sur l'ensemble du front, canonnade habituelle. Rien à signaler au cours de la nuit, sauf une opération de détail qui nous a permis de réaliser des progrès à l'est du village de FLEURY.

30 Août, 23 heures.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, activité moyenne de l'artillerie. Le mauvais temps continue. EN LORRAINE, dans le secteur de Reillon, des détachements ennemis ont par deux fois tenté d'approcher nos lignes ; nos tirs de barrage les ont repoussés. Rien à signaler sur le reste du front.

"Le militarisme allemand sera vaincu" nous dit Essad pacha

(De notre correspondant particulier)

Salonique, 30 Août. — J'ai vu aujourd'hui Essad Pacha, qui, depuis 2 jours, est dans nos murs, venu en Macédoine apporter son concours à la grande armée du général Sarrail. Le chef des skiptars me reçut avec d'autant plus de plaisir, qu'il put causer avec moi, dans sa langue maternelle, le turc.

Essad se déclare très heureux d'être venu à Salonique se mettre à la disposition de l'Entente pour chasser de Serbie les hordes bulgares.

« Je viens ici, dit-il, avec tous mes soldats, qui ne sont pas nombreux, mais qui forment une unité armée avant la main. Je suis résolu que tous les soldats alliés, se battent courageusement jusqu'à la victoire finale de l'Entente. Je crois que nous sommes à la veille de grands événements dans les Balkans. »

« L'armée alliée est excellentement équipée et organisée. Le général Sarrail, que j'ai eu l'honneur d'occuper de voir et de connaître, est un soldat de grande valeur. Dans un court laps de temps, il sut faire de ses troupes une armée non seulement capable de tenir tête à l'ennemi, mais encore de le battre. Je suis convaincu que les belles armées d'Orient, sous le commandement suprême de leur illustre chef, marcheront sur le sentier de la victoire et se couvriront de lauriers. »

« J'ai profité de mon séjour dans les capitales européennes, pour m'entretenir avec les hommes d'Etat de l'Entente sur l'Albanie. Je suis parti avec beaucoup de confiance sur le sort futur de mon pays. Toutes les puissances alliées reconstruiront l'intégrité de l'Albanie et me déclareront que les clauses du traité de Londres restent toujours en vigueur. L'Entente me promet tout son concours pour la restauration et la pacification de mon pays. »

« Je garde ma conviction indubitable que l'Allemagne sera finalement battue. Dès les premiers jours de la guerre européenne, j'ai formulé la même affirmation que les faits renforcent aujourd'hui. Les immenses richesses de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Italie, leurs réservoirs abondants en hommes et en munitions finiront par vaincre le militarisme allemand. — M.

Les Autrichiens reculent en Transylvanie

(De notre correspondant particulier)

Genève, 30 Août. — D'après les nouveaux renseignements reçus de Vienne, c'est dans la région de Brassó et d'Hermannstadt que les Autrichiens ont été obligés de reculer jusqu'aux abords de ces deux villes. Les Roumains se trouvent ainsi en possession des défilés de Tormos donnant accès à Brassó et de la Tour-Rouge menant vers Hermannstadt.

D'autre part, on confirme que les Autrichiens ont pris sur le Danube l'initiative de bombarder avec des mortiers et des batteries placées sur la rive droite du fleuve les villes roumaines de Varciorova, Turnu-Severin et Giurgiova. Dans cette dernière ville, c'est sur les raffineries de pétrole qu'une canonnière autrichienne a tiré quelques obus.

Zeppelin géant détruit par la tempête

L'équipage a péri carbonisé

La Haye, 30 Août. — Un superzeppelin, qui volait, lundi, au-dessus de Terdonck (Belgique), a été emporté par la tempête et est tombé d'une hauteur de 700 mètres dans les bois environnants.

Il n'en reste que des débris fumants, entremêlés de corps carbonisés. — (Daily Express).

Il n'y pas eu de combat naval

Londres, 30 Août. — Selon les bruits qui ont circulé dans la matinée, un combat naval aurait eu lieu dans la mer du Nord. Renseignement pris auprès de l'Amirauté, ces bruits apparaissent comme dénués de tout fondement.

Constantin est malade Il subit une nouvelle opération

Athènes, 28 Août. — (Retardée dans la transmission). — Le roi Constantin, souffrant d'une inflammation provoquée par une ancienne blessure, s'est décidé, sur le conseil de son médecin, à subir une opération. Celle-ci a été faite hier, et a parfaitement réussi.

LE RÉVEIL DE FRANÇOIS-JOSEPH



— Ce n'est pas une tulle... c'est une poutre !

LA TURQUIE déclare la guerre à la Roumanie

Londres, 30 Août. — On mande d'Amsterdam à l'Agence Reuter :

Une dépêche de Constantinople annonce que la Turquie a déclaré la guerre à la Roumanie.

La Grèce imitera-t-elle la Roumanie ?

(De notre correspondant particulier)

Athènes, 30 Août. — L'intervention de la Roumanie du côté de l'Entente a produit ici une émotion bien compréhensible. Depuis plusieurs jours, une certaine partie de la presse s'efforçait de persuader à ses lecteurs que la Roumanie n'était nullement disposée à changer d'attitude et qu'elle sortait de la neutralité ce serait pour se mettre du côté de l'Allemagne. Aujourd'hui ces journaux déclarent, l'opinion générale est que le changement d'attitude de la Roumanie ne peut pas manquer d'influencer les choses de la Grèce.

Le président du conseil Zaimis reste impénétrable et on est obligé de se borner à des conjectures. Tous les amis de la Grèce se posent la même question : la Grèce saura-t-elle profiter de l'occasion qui se présente aujourd'hui pour réparer les fautes nombreuses de ces temps derniers ? — B.

L'enfer du Carso

(De notre envoyé spécial)

Monfalcone, ... Août. — Il y a deux sortes de succès dans les guerres : les sentimentaux et les stratégiques. Parfois, les sentimentaux sont stratégiques et les stratégiques sont sentimentaux. Tout se mêle dans ces grands mouvements de vie et de mort ; l'un peut tenir de l'autre, l'autre peut tenir de l'un. Ils sont tantôt séparés, tantôt conjoints. Le plus souvent ils ne s'empruntent rien.

Dans la marche des Italiens à travers les montagnes hérissées de la Vénétie, on trouve ces deux sortes de victoires. L'une a sonné plus clairement que l'autre : c'est Gorizia. L'autre a moins retenti : c'est le Carso. On croirait que la première fut annoncée dans un instrument de cuivre et la seconde dans un instrument de bois.

Cette chose arrive chaque fois qu'une victoire s'accroche à une ville. La ville a un nom, ce nom est connu, il véhicule le succès.

Pour des armées, une ville prise c'est leur victoire du coup répercutée. Les pas des régiments, quand ces régiments pénètrent dans la cité, se heurtent à son nom comme une voix à une montagne et l'écho s'en répand sur la terre.

Il n'existe pas d'écho quand vous prenez de la campagne sans nom. Dans le même temps qu'ils envahissent Gorizia, les Italiens envahissent de quinze kilomètres sur le Carso ; mais aucun nom qui frappe ne s'est trouvé au bout pour en renvoyer la gloire à l'étranger. Les balles de Gorizia avaient trouvé une raquette ; les balles du Carso ne l'ont pas encore rencontrée.

Le Carso est cette partie de la Vénétie qui, de Gorizia à Monfalcone, en s'inclinant vers la mer, descend sur Trieste. Ce fut la bataille des cimes et des catacombes. Gorizia fut le succès trébuchant des Italiens ; le Carso, c'est une avance réelle, qu'avec moins de bruit ils se sont payée, pour peu, des Autrichiens.

La forteresse autrichienne

Les Autrichiens étaient installés dans le Carso, comme dans leur château fort les anciens seigneurs attaqués. Ils avaient creusé, maçonné, élevé tous les fossés, créneaux et tourelles nécessaires et, à l'abri de leur pont-levis, les nuits, ils dormaient. C'était leur fief. On pourrait lui donner assaut, on ne saurait pas. Derrière ses murs blâmes, la famille continuerait de faire souche.

Les blasons n'intimidaient pas les Italiens ; ils les connaissent et la morgue des grandes maisons aussi ; et, par une journée d'août, ils se jetèrent contre les murs du Carso. Vous entendez parfaitement qu'il n'y avait pas de murs sur le Carso, que c'est des montagnes que je veux parler et que le château fort non n'existe pas, qu'il n'est là que pour figurer à vos yeux l'armée autrichienne et ses défenses. Il en est certainement de semblables sur d'autres terrains de guerre. Souchez, le Labyrinthe, les Eparges n'avaient pas attendu le Carso pour prendre la mesure de leur armure. Toutefois, dans un tournoi, l'armure du Carso aurait pu s'aligner devant toutes celles-là. Tous les monts de cette contrée, forteresse d'Autriche, avaient été reliés entre eux. Les collines qui les rejoignaient étaient devenues des cavernes. L'œuvre de Dieu, jugée insuffisante par les hommes, avait été parachèvement. Dans ses masses les plus gigantesques, ils s'étaient mis à la corser. Mieux que lui, les hommes avaient fini par connaître les besoins sans limite des hommes. Ils se sont mis à perforer ce qu'il n'avait pensé qu'à élever.

Chaque montagne, comme un kangourou, avait le ventre ouvert pour lui permettre, dans les heures de danger, de recueillir ses enfants en péril. Les enne-

Le théâtre des opérations en Transylvanie

Des nouvelles prématurées ont annoncé l'entrée des Roumains à Cronstadt (Brasso) et à Hermannstadt. C'est aller un peu vite. Encore faut-il donner à l'armée roumaine le temps d'exécuter sa mobilisation d'abord, dans les villes de garnison, puis son transport à la frontière. Les premiers engagements des troupes de couverture ne peuvent pas avoir d'autre objet que d'occuper les passages par lesquels l'armée passera quand elle sera prête, et lancer ces troupes tout de suite en Transylvanie serait une imprudence.

Le théâtre des futures opérations en Transylvanie est très accidenté ; mais il n'y a rien de commun avec les épaisses massifs montagneux que les Italiens ont devant eux, surtout dans le Trentin et sur la frontière des Alpes Carniques. Les Alpes de Transylvanie sont une haute muraille qui finit brusquement sur la plaine roumaine. Leur versant sud n'a pas plus de 50 à 80 kilomètres de raccourci avec cette plaine. Au nord, la plate-forme autrichienne, semée de hauteurs d'une topographie compliquée avec des différences de niveau locales de plusieurs centaines de mètres, est sensiblement plus élevée que la plaine roumaine. Ceci fait voir que la muraille transylvaine est plutôt favorable à la défense de l'Autriche, et c'est pour cette raison qu'il importait aux Roumains de s'assurer dès le premier moment la possession des passages. Le rôle de leurs troupes jetées en avant paraît être uniquement de les garder aussi solidement que possible, en attendant la suite.

Il est vraisemblable que pendant la première période de cette nouvelle guerre, le front marqué par le Danube, entre les Roumains et les Bulgares, sera purement défensif, d'un côté comme de l'autre. Il est possible que des troupes russes contribuent à l'occupation de ce front ; mais l'armée russe dont on signale le passage du Danube à Reni paraît plutôt destinée à une action offensive bien caractérisée. D'abord, on remarquera que les Russes n'ont nullement besoin de passer le Danube pour entrer en Roumanie, puisque la frontière commune

suit le Pruth, qui peut être facilement franchi partout, sur une longueur de 400 kilomètres. Si donc les Russes passent le Danube à Reni, et ce passage n'est pas une petite affaire, c'est, non pas pour entrer en Roumanie, mais pour ne plus avoir cet obstacle entre eux et les Bulgares, en passant par ce pays très spécial et peu hospitalier qu'on appelle la Dobroucha. Le fait seul du passage du Danube à Reni est caractéristique de l'offensive russe. Et quand on dit que les Russes ont franchi le Danube, il faut entendre par là qu'ils ont commencé à franchir. Quelque préparée que soit l'opération par la concentration sur le point de passage d'un matériel considérable, elle demandera du temps. Sans doute sera-t-elle accélérée par une autre traversée, celle qui peut s'accomplir à 60 kilomètres à l'est de Silistrie, par le chemin de fer de Kustendje, avant que les Bulgares ne se soient assez portés en avant pour pouvoir s'y opposer.

De notre côté, on ne signale que des opérations de détail : quelques progrès aux abords du village de Fleury, ainsi que sur le front anglais entre le bois Delville et le bois des Fougères, dans la direction du nord ; puis, aux abords de Thierval, face au nord-ouest. Quelques attaques allemandes, peu importantes, notamment vers le moulin de Pozieres, ont été facilement arrêtées. D'ailleurs, les communiqués font connaître que le mauvais temps qui sévit depuis deux ou trois jours gêne beaucoup les opérations. Le peu que nous en apprenons ne cesse pas d'être en notre faveur, et le total des prisonniers faits à l'ennemi grossit chaque jour.

Général BERTHAUT.

Un avion allemand abattu

(Officiel). — Un avion allemand a été abattu, au cours d'un combat, par un de nos pilotes. L'appareil ennemi s'est écrasé sur le sol près de Fresnes-en-Woëvre.

Ni homme, ni femme, mais sûrement coupable de vols

A sa naissance, il y a de cela vingt-neuf ans, ses parents la déclarèrent à l'état civil du sexe féminin sous le nom de Marie-Joséphine Allard. Au cours de son adolescence elle travailla à des métiers de femme, mais comme elle sentait sourdre en elle des instincts de virilité dus à son étrange état physique, elle s'habilla en homme, exerça des professions mâles et se mit en ménage avec une femme qui se donna jusqu'à lui fournir des subsides. La justice, il y a un an, intervint, voulut la poursuivre pour vagabondage spécial, mais son sexe officiel était là et elle fut relâchée. Elle travailla la mois dernière comme chef d'atelier dans une grande usine de conserves de la rue de Châtillon, quand on l'arrêta pour vols au préjudice de ses patrons. Elle avait des vêtements masculins, était considérée comme tel par tout le monde, et le Parquet fit écrouer la prison de la Santé.

Elle protesta et revendiqua le sexe que lui donnait l'état civil. On dut la transférer à la prison Saint-Lazare, mais les détenues ne s'y trompèrent pas en dépit de ses allures efféminées : c'était un homme, et le pseudo-Marie-Joséphine Allard se chargea d'en exercer les prérogatives. Cela ne pouvait se prolonger et rapidement on la déféra devant ses juges sous l'inculpation de vols. Elle a comparu hier devant le tribunal, vêtue en homme, les cheveux coupés, portant sur le front un peigne retenue une mèche, enveloppée d'un mac-farlane à pélerine. Les traits réguliers, la figure imberbe, mais la voix ferme et profonde.

Le tribunal a condamné Allard à deux mois de prison.

Une chute de 12 mètres

Un mort. Un blessé

Un grave accident s'est produit, hier, vers 3 heures de l'après-midi, chez M. Milde, 62, rue de Valenciennes, 61 ans, demeurant à Puteaux, 13^e arr., rue des Carrières et Lucien Dethier, 77 ans, ouvrier de la maison Hotchkiss-Truffaut, fabricant d'ascenseurs, 161, rue de Courcelles à Paris, réparateur, pour la maison Milde, un monte-charge.

Soudain un maillon de la chaîne du palan, qui soutenait provisoirement la benne, se brisa et la benne tomba alors lourdement d'une hauteur de 12 mètres dans le sous-sol. Les deux hommes qui se trouvaient dans la benne subirent un contre-coup terrible.

Dethier a été grièvement blessé, il a été transporté à l'hôpital Beaujon. Germent n'a survécu qu'une demi-heure à la chute, il est mort dans une pharmacie voisine. Son corps a été transporté à la Morgue.

PROPOS D'ACTUALITÉ

Un exemple

Le grand paysagiste Harpignies meurt à 97 ans. Il ne laisse pas que des chefs-d'œuvre, mais il est mort dans une pharmacie voisine. Son corps a été transporté à la Morgue.

Albert LONDRES.

La question des réformés

Nous avons annoncé les premiers que les bureaux de la guerre préparaient un projet de loi qui avait pour but de faire passer devant un nouveau conseil de révision les exemptés et les réformés.

Nous avons dit que ce projet, s'il était définitivement mis sur pied par les bureaux de la guerre, devrait ensuite être ratifié par le Conseil des ministres et qu'enfin rien ne pourrait être fait sans la volonté du Parlement.

Nous pouvons dire aujourd'hui que le projet va être soumis au Conseil des ministres.

LA RENTRÉE DE L'OR

Les versements d'or à la Banque de France ont été cette semaine de tout près de cinq millions de francs.

Une partie des 30.000 francs dérobés dans le Métro a été retrouvée

Nous avons dit hier, que, entre les stations du Métro, à Bastille, et à Gare de Lyon, Mlle Marguerite Golliau, 24 ans, 12^e arr., rue Raspail, à Saint-Denis, avait été dévalisée, par un inconnu, de son portefeuille contenant 30.000 francs de titres et de porteur de nominatifs, provenant d'un héritage qu'elle venait de recueillir à Montargis.

Dans la soirée, Mlle Henriette Kitzinger, infirmière, à l'hospice Kremling-Biotte, a trouvé dans un chalet de nécessité, place de la Bastille, une liasse comportant la majeure partie des titres volés, 22.000 francs environ, qu'elle s'est empressée de déposer entre les mains de M. Nancelle, commissaire de police de sa circonscription. Ce dernier a aussitôt informé Mlle Golliau de cette découverte.

FOLLETON du Petit Journal du 31 AOUT 1918

La Mascotte des Poilus

TROISIÈME PARTIE
LE RÉGIMENT DE FER
XXVI (Suite) — Du renfort qui arrive à Paris

L'homme étend le bras et le laisse retomber. On cela ? Parlez, parlez, je vous en prie, insiste Rigole.

Le blessé se soulève et balbutie : « Là, en dessous... il y a une cave... je les ai vus descendre par une trappe... »

Il n'en peut dire plus long, mais l'indication qu'il vient de nous fournir est suffisante. Nous cherchons la trappe et finissons par la découvrir, ce qui n'est point chose facile, car elle est recouverte de ciment et se confond avec le dallage de la cour.

« Voilà ! repaire des bandits, hurle Bonzigue... nous les tenons, cette fois. Et penché sur le sol, il essaie, mais vainement, de soulever la trappe. »

« Parbleu ! dit-il... y a des crochets en dessous. Attendez, nous allons la défoncer. A ce moment, deux coups de feu éclatent dans le jardin, à quelques secondes d'intervalle, puis il y a trois nouvelles détonations, suivies d'une galopade effrénée... »

Nous nous précipitons tous au dehors et nous apercevons les soldats que nous avions laissés en faction à l'extérieur, courant comme des fous dans la même direction. Nous nous lançons derrière eux et les rejoignons juste au moment où ils empilèrent deux individus qui opposent une résistance désespérée.

Le hasard, qui souvent fait bien les choses, n'a pas permis au principal coupable de s'enfuir. L'homme qui vendait du vin empoisonné à nos soldats est tombé entre nos mains. Quant à celui qui l'on tient également, c'est un des comparses que nous avions capturés dans la nuit.

Rigole pose sa main sur l'épaule de l'empoisonneur et lui dit en roulant des yeux furibonds : — Qu'est-ce que tu fais de notre camarade ?

Et comme l'homme ne répond pas, Bonzigue le pique avec sa baïonnette. Le bandit pousse un cri de douleur.

« Allons, réponds, canaille, hurle Rigole... ou sans ça, j'ai larde comme une tranche de foie d'veau. »

Et en disant ces mots, il pique à deux reprises l'ignoble individu.

Celui-ci, qui a voulu « crâner » un instant, perd enfin de son assurance. Il est devenu blanc comme un linge et tremble de tous ses membres.

« Grâce ! balbutie-t-il... grâce !... je vais parler... Ne me tuez pas, je vous en supplie. »

« Où est notre camarade ? répète Bonzigue en menaçant de sa baïonnette le drôle effaré... »

« Il est dans... la cave... »

« Tu l'as vu, misérable ?... »

L'homme ne répond pas. Rigole prend l'empoisonneur par le bras et l'entraîne en disant : — Allons, guide-nous, chameau !

Toute augmentation sur les beurres, le fromage et les œufs est refusée

La réunion tenue hier par la commission des cours des denrées et substances alimentaires a été, comme la précédente, consacrée presque entièrement à la question du beurre. Producteurs, marchands en gros et détaillants étaient venus nombreux des Charentes et de Normandie et la discussion a été vive et longue, elle a duré de 3 heures à 5 heures et demi.

Les trois catégories d'approvisionneurs ont exposé à M. Guichard, inspecteur divisionnaire des Halles, marchés et abattoirs, qui présidait la réunion, leurs arguments en faveur d'une hausse des prix pour les trois denrées : diminution de la production du lait, augmentation des frais ; crainte, par contre-coup du refus du relèvement des prix, que le marché de Paris ne puisse plus être approvisionné, etc., et ils ont conclu en demandant que le prix maximum du beurre en gros fût porté de 4 fr. 20 à 4 fr. 80 ; que les camemberts fussent augmentés de 15 francs le cent, et que les œufs à la coque fussent de 10 à 30 francs par mille, suivant qualité.

A noter cependant qu'un producteur normand de camemberts s'est déclaré partisan de la taxe qui, on le sait, a été refusée par le Parlement, et a demandé que le Sénat revienne sur ce vote.

Le préfet de police a été mis au courant de ces desiderata, mais les seuls renseignements qu'il a pu obtenir sont ceux d'un certain nombre de producteurs, marchands en gros et détaillants ; mais M. Laurent a refusé toute augmentation ; les prix du précédent tableau des cours hebdomadaires, qui, semblent au préfet de police, suffisamment rémunérateurs, seront donc maintenus au 43^e tableau qui va être publié demain.

La taxation doit être générale

La taxation d'un certain nombre de denrées à Paris a eu des conséquences qui apparaissent peu à peu. C'est ainsi que le syndicat des mandataires à la vente en gros des beurres, œufs et fromages de Paris, dans une lettre qu'il a adressée au préfet de police, signale que la taxe a comme résultat de raréfier les marchandises à Paris. Il ajoute que la taxe est d'autant moins efficace que ceux qui vendent au détail ne sont pas taxés. Il en conclut naturellement qu'il faut, ou un relèvement sensible des cours, ou la taxation générale dans toute la France.

Nous sommes allés demander l'opinion de M. Prevot, le président des syndicats de l'alimentation de France, qui nous a dit : — Les taxes de denrées ne frappant que Paris sont en grand danger pour le commerce de la capitale.

« La taxe faite que le producteur ne peut plus vendre dans Paris aussi cher qu'il trouve à vendre hors Paris et n'envoie plus assez de marchandises, et l'acheteur qui ne trouve plus à Paris tout ce dont il a besoin prend l'habitude de s'adresser directement aux producteurs de province. »

« L'état actuel des affaires se sera déplacé, la taxe aura beau être enlevée, Paris ne retrouvera plus son mouvement de marchandises. »

« Dans un pays comme la France, la taxe doit être générale, ou ne pas exister. »

Les détaillants se sont réunis

Les marchands de beurre au détail, acheteurs aux Halles, se sont réunis au siège du syndicat des crémiers, rue des Nouveaux, ils ont décidé d'intervenir de nouveau auprès de la commission des cours de la préfecture de police pour que celle-ci porte le prix maximum du beurre en gros de 4 fr. 20 à 4 fr. 80. L'un d'eux nous a dit : — Si nous demandons nous-mêmes cette augmentation, ce n'est pas pour le plaisir d'acheter plus cher, mais bien parce que nous ne pouvons presque plus avoir de beurre au prix actuel. »

Les producteurs transigeraient à 4.80

M. Landriau, secrétaire général de l'Association des Coopératives des Charentes et du Poitou, dont nous avons donné l'avis, hier, a dû voir le préfet de police. Il a exposé d'abord que l'élevation au prix du beurre de 4 fr. 20 à 5 fr. était indispensable pour une équitable rémunération du producteur ; toutefois, quand il s'est agi de la question de la taxation, il a dit qu'il serait possible de transiger à ce prix. Mais M. Laurent aurait refusé.

On vendra de la margarine

Un commerçant nous a dit : — Que les Parisiens se rassurent, si le beurre venait à atteindre de trop hauts prix pour les bourses des travailleurs, nous leur fournirions de la margarine, une margarine excellente que plus d'une personne croirait être du beurre. Pour la cuisine, on ne trouve pas de différence dans le goût des aliments cuits avec cette margarine ou avec le beurre. On peut même la faire soi-même.

« Ah ! oui, c'est vrai... eh bien, on installera deux civières... ce ne sont pas les planches qui manquent ici. »

Pendant que les soldats cherchent à se débarrasser de la margarine, le sergent, Bonzigue, et moi inspectons de nouveau le parc avec nos deux prisonniers, dans l'espoir de découvrir les autres bandits qui nous ont échappé, mais toutes nos recherches demeurent infructueuses.

Les gradins sont parvenus à s'enfuir et nous jugeons inutile de nous lancer à leur recherche. Ce ne sont que des comparses dans le drame qui s'est déroulé ; nous tenons le principal acteur, le grand premier rôle et nous pouvons nous estimer heureux. Non seulement nous pouvons, comme on dit, faire chou blanc, mais encore laisser notre peau dans cette maison de malheur.

Lorsque les civières sont prêtes, nous installons le pauvre Lalande et notre infortuné chauffeur, puis nous nous mettons en route pour le campement.

Rigole s'est chargé de l'empoisonneur. Il lui a attaché les deux poignets et le traîne derrière lui comme un veau que l'on conduit à l'abattoir. Quant à moi, je tiens en laisse le second prisonnier qui ne me semble pas bien dangereux.

Notre voyage s'accomplit sans incident. Midi sonne à une église quand nous pénétrons dans Poperinghe.

Bientôt, nous arrivons au cantonnement où les poilus nous font une ovation, lorsqu'ils apprennent que nous ramenons l'empoisonneur.

Les hommes sont tellement contents de nous voir qu'ils nous lyncheraient certainement si nous le leur livrions.

La fin de ce bandit a, parait-il, fait vingt victimes. Neuf soldats ont succombé après avoir absorbé l'affreux breuvage préparé par le mercanti boche. Onze autres sont très dangereusement malades.

Le capitaine Marchal, après nous avoir félicités sur la réussite de notre mission, confie les deux blessés à un médecin-major et procède aussitôt à l'interrogatoire des deux prisonniers. Bien entendu, c'est par l'empoisonneur qu'il commence.

« Attends, c'est vrai... eh bien, on installera deux civières... ce ne sont pas les planches qui manquent ici. »

Pendant que les soldats cherchent à se débarrasser de la margarine, le sergent, Bonzigue, et moi inspectons de nouveau le parc avec nos deux prisonniers, dans l'espoir de découvrir les autres bandits qui nous ont échappé, mais toutes nos recherches demeurent infructueuses.

Les gradins sont parvenus à s'enfuir et nous jugeons inutile de nous lancer à leur recherche. Ce ne sont que des comparses dans le drame qui s'est déroulé ; nous tenons le principal acteur, le grand premier rôle et nous pouvons nous estimer heureux. Non seulement nous pouvons, comme on dit, faire chou blanc, mais encore laisser notre peau dans cette maison de malheur.

Lorsque les civières sont prêtes, nous installons le pauvre Lalande et notre infortuné chauffeur, puis nous nous mettons en route pour le campement.

Rigole s'est chargé de l'empoisonneur. Il lui a attaché les deux poignets et le traîne derrière lui comme un veau que l'on conduit à l'abattoir. Quant à moi, je tiens en laisse le second prisonnier qui ne me semble pas bien dangereux.

Notre voyage s'accomplit sans incident. Midi sonne à une église quand nous pénétrons dans Poperinghe.

Bientôt, nous arrivons au cantonnement où les poilus nous font une ovation, lorsqu'ils apprennent que nous ramenons l'empoisonneur.

Les hommes sont tellement contents de nous voir qu'ils nous lyncheraient certainement si nous le leur livrions.

La fin de ce bandit a, parait-il, fait vingt victimes. Neuf soldats ont succombé après avoir absorbé l'affreux breuvage préparé par le mercanti boche. Onze autres sont très dangereusement malades.

Le capitaine Marchal, après nous avoir félicités sur la réussite de notre mission, confie les deux blessés à un médecin-major et procède aussitôt à l'interrogatoire des deux prisonniers. Bien entendu, c'est par l'empoisonneur qu'il commence.

« Attends, c'est vrai... eh bien, on installera deux civières... ce ne sont pas les planches qui manquent ici. »

Pendant que les soldats cherchent à se débarrasser de la margarine, le sergent, Bonzigue, et moi inspectons de nouveau le parc avec nos deux prisonniers, dans l'espoir de découvrir les autres bandits qui nous ont échappé, mais toutes nos recherches demeurent infructueuses.

Les gradins sont parvenus à s'enfuir et nous jugeons inutile de nous lancer à leur recherche. Ce ne sont que des comparses dans le drame qui s'est déroulé ; nous tenons le principal acteur, le grand premier rôle et nous pouvons nous estimer heureux. Non seulement nous pouvons, comme on dit, faire chou blanc, mais encore laisser notre peau dans cette maison de malheur.

Lorsque les civières sont prêtes, nous installons le pauvre Lalande et notre infortuné chauffeur, puis nous nous mettons en route pour le campement.

Rigole s'est chargé de l'empoisonneur. Il lui a attaché les deux poignets et le traîne derrière lui comme un veau que l'on conduit à l'abattoir. Quant à moi, je tiens en laisse le second prisonnier qui ne me semble pas bien dangereux.

Notre voyage s'accomplit sans incident. Midi sonne à une église quand nous pénétrons dans Poperinghe.

Bientôt, nous arrivons au cantonnement où les poilus nous font une ovation, lorsqu'ils apprennent que nous ramenons l'empoisonneur.

Les hommes sont tellement contents de nous voir qu'ils nous lyncheraient certainement si nous le leur livrions.

La fin de ce bandit a, parait-il, fait vingt victimes. Neuf soldats ont succombé après avoir absorbé l'affreux breuvage préparé par le mercanti boche. Onze autres sont très dangereusement malades.

Le capitaine Marchal, après nous avoir félicités sur la réussite de notre mission, confie les deux blessés à un médecin-major et procède aussitôt à l'interrogatoire des deux prisonniers. Bien entendu, c'est par l'empoisonneur qu'il commence.

« Attends, c'est vrai... eh bien, on installera deux civières... ce ne sont pas les planches qui manquent ici. »

Pendant que les soldats cherchent à se débarrasser de la margarine, le sergent, Bonzigue, et moi inspectons de nouveau le parc avec nos deux prisonniers, dans l'espoir de découvrir les autres bandits qui nous ont échappé, mais toutes nos recherches demeurent infructueuses.

Les gradins sont parvenus à s'enfuir et nous jugeons inutile de nous lancer à leur recherche. Ce ne sont que des comparses dans le drame qui s'est déroulé ; nous tenons le principal acteur, le grand premier rôle et nous pouvons nous estimer heureux. Non seulement nous pouvons, comme on dit, faire chou blanc, mais encore laisser notre peau dans cette maison de malheur.

Lorsque les civières sont prêtes, nous installons le pauvre Lalande et notre infortuné chauffeur, puis nous nous mettons en route pour le campement.

Rigole s'est chargé de l'empoisonneur. Il lui a attaché les deux poignets et le traîne derrière lui comme un veau que l'on conduit à l'abattoir. Quant à moi, je tiens en laisse le second prisonnier qui ne me semble pas bien dangereux.

Notre voyage s'accomplit sans incident. Midi sonne à une église quand nous pénétrons dans Poperinghe.

Bientôt, nous arrivons au cantonnement où les poilus nous font une ovation, lorsqu'ils apprennent que nous ramenons l'empoisonneur.

Les hommes sont tellement contents de nous voir qu'ils nous lyncheraient certainement si nous le leur livrions.

La fin de ce bandit a, parait-il, fait vingt victimes. Neuf soldats ont succombé après avoir absorbé l'affreux breuvage préparé par le mercanti boche. Onze autres sont très dangereusement malades.

Le capitaine Marchal, après nous avoir félicités sur la réussite de notre mission, confie les deux blessés à un médecin-major et procède aussitôt à l'interrogatoire des deux prisonniers. Bien entendu, c'est par l'empoisonneur qu'il commence.

« Attends, c'est vrai... eh bien, on installera deux civières... ce ne sont pas les planches qui manquent ici. »

Une affaire de réformes frauduleuses

(De notre correspondant particulier)

Rouen, 30 Août. — Une affaire de réformes frauduleuses qui a causé une certaine émotion quand elle a été connue à Rouen, il y a quelques mois, a son épilogue actuellement devant le conseil de guerre de la 3^e région. Elle amène trois personnes sur le banc des accusés : le docteur Poinot, médecin aide-major à l'Hôtel-Dieu ; Gaston Franch, soldat rue Beauvoisine ; et l'abbé Victor Samson, curé d'Amfreville-la-Mivoie.

Le docteur Poinot est accusé d'avoir fait réformer frauduleusement ses deux concubines. Avant la guerre, le docteur Poinot exerçait la médecine à Bois-Colombes, après avoir été un certain temps à Saint-Cyr-du-Vaudreuil, commune de l'arrondissement de Louviers, dont il était maire. A la mobilisation, il vint à Rouen comme aide-major à l'Hôtel-Dieu, où il faisait partie de la commission de réforme.

L'accusation lui reproche les faits suivants : — Étant entré en relations avec Gaston Franch, il aurait proposé bientôt aux majors de l'Hôtel-Dieu de le réformer. Ceux-ci refuserent. Alors Poinot décida de le faire passer dans l'auxiliaire et s'arrangea pour qu'il fût présenté devant une commission dont il faisait partie. Et Franch fut réformé.

Le docteur Poinot avait aussi des relations suivies avec le curé d'Amfreville-la-Mivoie, l'abbé Victor Samson, qui le recevait fréquemment à sa table ; lui aussi aurait voulu bénéficier de l'amitié de l'aide-major. Celui-ci, après avoir essayé en vain de le faire réformer pour une maladie de la vue qui n'avait jamais existé, le fit passer devant la commission de réforme dont il faisait partie et il réussit à le faire réformer.

Les majors de l'Hôtel-Dieu, intrigués finalement des agissements de Poinot qui, bien qu'envoyé à Courbevoie-sur-Mer, continuait à leur recommander ses amis, avertirent l'autorité militaire.

L'enquête aboutit à l'arrestation de Poinot, de l'abbé Samson et de Gaston Franch. A l'audience des accusés, abbé Samson et Gaston Franch, nient énergiquement avoir fait des démarches ou offert ou donné de l'argent pour leur réforme. L'abbé Samson recommanda un soldat, mais il était malade. Le docteur Poinot nie également avoir réformé frauduleusement et dit que ceux qu'il recommanda étaient malades sérieusement. Il a réformé l'abbé Samson pour maladie de cœur. Les témoins, médecins-majors, affirment avoir reçu des recommandations écrites pour des non-malades.

L'abbé Samson est défendu par M. Goujard, le docteur Poinot par M. Goujard, et Franch par M. Antony Aubin.

Le personnel des transports et la vie chère

Les délégués du personnel des transports et les délégués des compagnies ont été reçus hier par le préfet de la Seine.

Les délégués du personnel ont exposé qu'ils réduisaient leur demande d'allocation de vie chère à 0,75 centimes par journée de travail payé.

Les représentants des compagnies n'ont pas discuté la valeur de la réclamation formulée par leur personnel, mais ils ont fait remarquer qu'elles étaient elles-mêmes victimes de la guerre, notamment par l'augmentation de toutes les matières premières et qu'il leur était impossible de faire un moindre effort en faveur de leur personnel. Cependant, on leur a dit, nous sommes prêts à venir en aide à notre personnel et la Ville de Paris et le Conseil général veulent nous en donner les moyens, tels l'augmentation du tarif, la révision des lignes, la prolongation des concessions, etc., etc.

Le préfet de la Seine a fait remarquer que toutes ces questions devaient être soumises au Conseil municipal et au Conseil général et il a invité les représentants des compagnies à formuler nettement et par écrit les conditions qui leur permettraient de donner satisfaction à leur personnel. Il les fera étudier par ses services et saisira les deux assemblées de la question.

Les cheminots

Le comité de section du réseau Orléans s'est réuni au siège du syndicat, rue Amélie, 10, sous la présidence de M. Guillaud, secrétaire, a mentionné que depuis le 1^{er} janvier la section a recueilli 5.000 adhérents et constitué 25 groupes.

L'indemnité de cherté de vie a été longuement discutée. Les délégués ont lu les circulaires de la Compagnie d'Orléans, déclarant qu'elle ne pourra apporter un remède à la situation critique des ouvriers que si l'Etat lui accorde le relèvement des tarifs P. V. et G. V. Le comité a alors déclaré, à l'unanimité, qu'il préférera renoncer à sa revendication plutôt que de la voir écartée.

Le comité a clôturé la réunion en donnant toute confiance au syndicat national des cheminots, qui poursuivra auprès du gouvernement la solution de la question.

L'alimentation des troupes sur le front

La Commission de l'armée de la Champagne, réunie hier, sous la présidence de M. Pédova, a entendu le rapport de M. Henri Galka, sur l'alimentation des troupes sur le front. Elle a adopté les conclusions qui seront envoyées au ministre de la Guerre.

ÉCHOS

La mission parlementaire belge est arrivée à Rio de Janeiro.

Un Ardenais, M. André Gude, qui a 23 ans, vient d'être nommé capitaine adjudant-major faisant fonctions de commandant du bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie. Il était élève officier à Saint-Cyr au début de la guerre, a été blessé et cité trois fois à l'ordre du jour.

« Si le capitaine nous y autorisait, nous ne demanderions pas mieux que de faire une nouvelle expédition pour essayer de pincer les complices du bandit Hückel, mais cela n'est pas possible. »

Il paraît que nous allons partir. Des ordres sont arrivés et nous devons quitter Poperinghe.

(La suite à demain.) ARNOULD GALOPIN

A TRAVERS PARIS

Ils jouaient aux romanches

Les parents de plusieurs enfants venaient de déclarer au commissaire de la Roquette que depuis deux jours ils étaient sans nouvelles de leurs petits garçons. Le magistrat apprit que, singulier, les romanches et jouant aux Robinsons, six garçons de 8 à 13 ans avaient élu domicile dans une voiture abandonnée dans un chantier, 155, rue de Charonne. Ils venaient de rapines et du produit de la mendicité.

Les enfants ont été rendus à leurs familles, à l'exception du jeune Lucien Paris, 13 ans, dont le père est mobilisé et que sa mère a déclaré ne pouvoir dominer. Le jeune Paris, qui était d'ailleurs la cheville ouvrière de l'équipe des nomades improvisés, va être dirigé sur une maison de correction.

Blessée trop discrète

Des locataires du 33 de la rue Richard-Lenoir trouvaient inanimée, baignant dans son sang, une voisine, Mme Clémence Bédincourt, âgée de 63 ans.

Transportée à Saint-Antoine, la blessée déclara au commissaire qu'elle avait vu un homme qu'elle était tombée accidentellement dans l'escalier. Mais de dépositions recueillies au domicile de Mme Bédincourt, il résulte que l'homme est tout autre. La sexagénaire a été précipitée du haut d'un escalier par son ami avec lequel elle venait d'avoir une violente discussion. Ce dernier est activement recherché.

Tuée par une auto

Mme Marie Autour, lingère, demeurant 22, rue de Charonne, qui se disposait à monter dans un tramway de la ligne Vincennes-Louviers, a été renversée par une automobile, a été renversée par une automobile et tuée sur le coup.

Cadavre de nouveau-né

Le cadavre d'un enfant nouveau-né en décomposition très avancée a été trouvé hier, vers 4 heures du soir, derrière un dépôt de bois, rue de la Sablière, en face du numéro 15. Le corps était enveloppé dans un torchon en toile.

Les accidents de la rue

Rue du Château-des-Rentiers, M. Adrien Maciac, 39 ans, couvreur, domicilié rue de Sept-Notre, au Pré-Saint-Gervais, est renversé par une voiture de livraison, a été blessé.

— Boulevard de la Gare, Georges Ancel, 11 ans, demeurant rue Pinel, monté à bicyclette, est renversé par une auto. Aux Enfants-Malades.

— Avenue des Gobelins, M. Marcel Billot, 18 ans, forbanier, domicilié rue de la Glacière, est renversé par un fiacre. A la Pitié.

— Avenue d'Italie, un tramway renverse Mme Léon Lantier, domiciliée 57, rue de la Pitié, à Villeneuve. A la Pitié.

— Avenue d'Orléans, M. Léon Ducret, 55 ans, commis expéditionnaire au ministère des Travaux publics, meurt dans un tramway. Il est transporté à son domicile, 140, rue de Bercy, à Fontenay-sous-Bois.

à midi dans un café de l'avenue Daumesnil. Mais lorsqu'on a vingt ans, que le soleil vous illumine et que l'espoir vous réchauffe le cœur, même à jeun, les kilomètres sont de peu... Aussi Justin Labalette arpente-t-il la rue sereine, l'asphalte interminable des trottoirs.

Fortement nourri de principes philosophiques, l'adolescent, héliotisant comme il convient, le jeune Labalette avait, certaine nuit d'octobre, quitté son village quercy pour venir conquérir Paris. Une demi-douzaine de chemises, deux costumes, des manuscrits entassés dans la vieille malle poivée de la famille, constituaient tout son bagage. Mais, dans un coin de son cerveau, nimbée de rayons comme une madone et parfumée comme des fleurs, nichait la bonne, la douce gardienne des pauvres et des rêveurs ; l'espérance ! Et par elle, aux heures les plus noires, il avait toujours trouvé le courage de s'obstiner. Ainsi qu'un taurin du pays natal, il fonçait tête baissée sur les obstacles, en renversant quelques-uns, tombait sous les pieds des autres, se relevait meurtri, chagriné, blessé parfois ; mais à peine debout, il disait, haut, ce vaillant, avec un francisme têtue des sorcières :

— Recommencez ! Encore une fois !

Et à force de recommencer, il avait pu vivre...

Puis, un jour, l'amour vint. Une pauvre gosse bien humble, gagnant péniblement sa vie dans la couture, comme lui sans personne pour la chérir et la dorloter. Il n'en fallut pas davantage. En quelques jours ces deux détreffés devinrent une extase. Ils ne se voyaient guère hélas, que le dimanche.

La lutte les éloignait l'un de l'autre... Mais comme leurs futures entrevues leur paraissaient douces !

Ce grand bonheur dura trois mois... Puis, Juliette fut infidèle. Elle s'attendrit. Et dans le petit bar où ils étaient entrés pour mieux causer le jour de la première rencontre, voilà qu'elle l'attendait et qu'elle lui avait promis de n'être plus jamais méchante ! Il se hâta, le cœur gonflé de joie à l'idée de la retrouver. Il traversait la place de la Bastille, lorsque des cris d'effroi le firent se retourner. Au grand galop, sans conducteur, brides flottantes, traînant un fiacre qui tanguait comme un bateau ivre, un cheval débouchait de l'avenue Henri IV. Et sur son passage, à quelque vingt mètres, un petit enfant jouait, insouciant du danger.

Le quercy d'un grand élan, s'élança au nez du cheval. Suspendu, secoué, bossé, perdant le sang par le nez, il s'obstinait. Et les naseaux pressés entre ses doigts terribles, trémissant du garrot à la croupe, à court d'haleine, peu à peu, la bête s'arrêtait. Des gens empressés l'entourèrent. Un gros homme se précipita vers Justin.

— Votre nom, monsieur ? Votre nom ?

— Justin Labalette, répondit l'adolescent, essayant son nez ! Justin Labalette, poète...

— Ah ! monsieur, poursuivit le gros homme, que de gratitude ! Vous avez sauvé mon enfant !

— Je n'y ai aucun mérite ! confessa le confus. J'ai strictement accompli mon devoir.

— Vous vous êtes conduit en héros ! Suivez-moi !

— En vérité, dit Justin, vous ne devez pas être riche ?

— Hélas ! confessa Labalette.

— Je veux vous prouver ma reconnaissance. Vous avez sauvé mon enfant... Je ferai votre fortune...

— Très obligé, monsieur, mais l'on m'attend en bar proprio ; et je ne sais point de meilleure fortune que d'être avec mon ami. Que Pallas et Cypris vous comblent de faveurs... Adieu...

Il s'éloigna d'un pas ferme, atteignant l'avenue Daumesnil, et, tout tremblant, ouvrit la porte du café.

La salle était vide. Seul, un garçon, répondant à son interrogation muette, lui demanda :

— C'est vous le monsieur qu'attendait une jeune dame ?

— En effet, répondit Justin.

— Alors voici un mot qu'elle m'a prié de vous remettre.

Justin déchira l'enveloppe. Il lut :

« Réflexion faite, mon pauvre ami, il vaut mieux ne pas nous revoir. La pureté n'est plus de mon ressort, et tu ne saurais me donner l'opulence. Donc, adieu ! »

Justin Labalette se laissa choir devant un guéridon, la lettre entre ses mains, un pleur au coin de chaque paupière. Et il se fit servir un bock — qu'il ne but pas.

Fernand Mysor.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Aujourd'hui :
Syndicat de l'habillement, syndicat du personnel du gaz (distillation, chauffeurs). — A 9 heures, à la Bourse du travail.

Demain :
Syndicat des coupeurs (cous et cravates). — A 9 heures, à la Bourse du travail.

Syndicat des limoniers-restaurateurs. — A 9 heures, 10, place de la Bastille.

3 Septembre.
Ligue de défense des petits propriétaires de Paris et de province. — Réunion à 2 h. 1/2, salle Blanchard, 60, rue de Paris, à Ivry-sur-Seine.

Fédération nationale des sous-officiers des armées de terre et de mer. — En raison de la cérémonie commémorative de la bataille de la Marne, la réunion mensuelle du comité fédéral provisoire est avancée au dimanche 2 septembre 1916, à 2 h. 1/2, rue du Faubourg-Saint-Denis, 148.

La dernière bouchée à peine avalée, Jacques s'allongea sur le tapis dont il releva un coin et colla son oreille contre les carreaux à l'endroit où il présumait que devait se trouver une cavité.

Soudain une expression de vive satisfaction se peignit sur son visage.

Un « bougris de bougris » sonore, montant de l'étage inférieur, venait de frapper son oreille.

Puis de doute, Léonard était là ! Jacques se redressa.

Saisissant le couteau dont il s'était servi au cours de son repas, il se mit résolument à attaquer les joints qui entouraient un des carreaux ; bientôt le scellement céda ; une ouverture béante apparut en même temps que le choc léger d'un verre contre une bouteille se faisait entendre nettement dans la chambre de Léonard.

Le lieutenant replaça toutes choses dans leur état normal et, s'étendant sur le lit de camp qui avec une table et deux chaises composait l'ameublement de sa cellule, il se prit à réfléchir profondément.

Copyright, in the United States of America. Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tout pays.

Courrier des Théâtres

A l'Opéra-Comique, où l'on donnera ce soir *Carmen* et samedi soir *Sapho*, le programme de dimanche comportera : la matinée, *Manon*, pour la 600^e représentation de cet ouvrage et la soirée de Mlle Nicole Vauchelet ; en soirée, *Louise*, avec Mlle Brunet, Borel, MM. Darnel et Henri Albers.

Les Orléans, la pièce à pathétique et si belle de M. Harcourt, pour la 1^{re} fois à la Porte-Saint-Martin, a triomphé. Le public vient en foule y chercher les fortes et variées émotions que lui apportent les remarquables artistes qui l'interprètent avec une conviction ardente et un enthousiasme impressionnant.

Aux Variétés, on loue dès à présent pour la nouvelle revue : *Tout avance* ! tableau de M. A. Willemetz, qui interpréteront : Marguerite Dorel, Villbert, le chansonnier Ethève, etc. La première représentation restera fixée à demain soir vendredi.

Le théâtre du Palais-Royal a mis en répétition une pièce nouvelle de MM. Maurice Hennequin, Pierre Véber et de Gorse, ayant pour titre *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*. L'interprétation a été confiée à MM. Charles Lamy, La Gallo, Palau, Mmes Marguerite Templey, Fernande Albany, etc. Aujourd'hui, en matinée et en soirée : *La Cagnotte*.

Dernières : aux Bonfances-Parisiennes, en matinée et en soirée, deux dernières représentations de *La Charrette anglaise*.

THEATRE REJANE. — Films officiels, L'ARMÉE ANGLAISE EN ACTION. Ce soir, première, à 8 h. 30. Tous les jours, deux représentations.

Cigale. — Tout Paris s'ignore plus, maintenant, le grand succès de *Vauqu*, mon pote ! le célèbre revue de M. Albert René, qui sera donnée aujourd'hui en matinée et soirée, au Cigale, par Mmes Marguerite et Laury. Au final des drapés : *Antoine et la Rouennaise*.

Alhambra. — Les malins des jeudis et samedis sont très fréquents. Les malins d'aujourd'hui fera la joie des enfants, car jamais programme ne fut plus amusant que celui-ci, on peut même dire qu'il est sans précédent par son originalité.

Concert Mayol. — Première matinée avec *Eve Lavallière*, dans *L'Affaire de la rue du Petit-Thouars*.

Gaité-Rochefort. — Demain vendredi réouverture avec 2^e et 3^e de nouveaux revues, à 2 h. 30 et 8 h. 10. La salle est complètement transformée. Les frères Volterra ont tenu à la rendre digne de son succès et de son renom.

Nouveau Cirque. — Aujourd'hui jeudi, matinée à 2 h. 12 avec *Le Mariage de Carlot*. Soirée à 8 h. 1/2.

Au Cirque Médrano, demain soir vendredi, réouverture.

Gaumont-Palace. — Fête annuelle. Réouverture le 1^{er} septembre.

Al Patin-Palace, 22, rue des Italiens, de 2 h. à 11 h. Les Exploits d'Eclair : *Virage mortel* ; le Journal de la Guerre, etc.

Au Cirque d'Hiver, à 2 h. 12 et 8 h. 1/2 : les Exploits d'Eclair : *Virage mortel* ; la Jousure d'ou ; Vues du front, etc.

BOURSE DE PARIS

DU MERCREDI 30 AOUT 1916

Le marché est actif et ferme. Progression de 0,10 sur le 3 % et de 0,05 sur le 5 %. Extérieure : journée, fonds russes et serbes bien tenus. Valeurs belges faibles, la Banque de Paris réactionnaire. Chemins de fer intraités. Industrielles irrégulières, le Suez recule.

En Banque, marché hésitant, les valeurs russes sont offertes, les grecques sont demandées.

VALEURS	Cours précédent	Cours d'aujourd'hui	VALEURS	Cours précédent	Cours d'aujourd'hui
3 %	63 60	63 70	Rouge (jeu)	070	065
5 %	69 50	69 70	Ville de Paris 1875	539	540
4 %	50 50	50 70	1876	571	570
3 % amort.	90	90	1892	502	500
4 % amort.	409	410	1896	495	495
5 % amort.	371	373	1900	303	303
4 % amort.	273	274	1905	274	274
5 % amort.	470	471	1898	337	337
4 % amort.	433	434	1899	338	338
5 % amort.	373	374	1904	339	339
4 % amort.	314	315	1906	344	344
5 % amort.	273	274	1910	395	395
4 % amort.	230	231	1913	397	397
5 % amort.	180	181	1914	470	470
4 % amort.	131	132	1915	470	470
5 % amort.	80	81	1916	470	470
4 % amort.	30	31	1917	470	470
5 % amort.	10	11	1918	470	470
4 % amort.	5	6	1919	470	470
5 % amort.	1	2	1920	470	470

MARCHE EN BANQUE

Cape Copper... 113 1/2
City Union... 114 50
Globe... 74 50
De Beers... 344 3/4
De Beers préf... 389 3/8
Last Bat... 21 50
Ferreira... 29 50
Uva... 72 50
Kallias... 708 3/4

COURS DES CHANGES

London... 28 03/4
Hollande... 5 91/2
Espagne... 2 40/4
Italie... 96 5/8
New York... 86 1/2
Portugal... 4 03/4

Soudain le bruit de la porte que l'on ouvrait le tira de sa rêverie.

Le gouverneur de la forteresse venait s'enquérir auprès de son prisonnier des désirs que ce dernier pouvait avoir à lui exprimer.

Jacques déclara qu'il éprouvait le besoin de prendre un peu d'air.

Les deux hommes montèrent sur la plate-forme.

La vue dont on jouissait de cet endroit élevé était admirable.

Décidé à conquérir les bonnes grâces de son geôlier, le lieutenant s'extasia congruement sur la superbe spectacle.

Puis, insensiblement, il le questionna droitement sur certains détails dont il ne voyait pas d'ailleurs l'utilité immédiate.

Un mat, de cinq ou six mètres, était fixé par une forte potence de fer forgé dans l'épaisseur du mur de la tour, s'élevant en biais vers le ciel.

— C'est là, expliquait le gouverneur, que l'on accroche une immense oriflamme aux armes impériales les jours de grandes fêtes.

— Et ces longues baguettes de bois qui jonchent le sol bétonné de la plate-forme ? demandait encore le prisonnier.

— Une sorte de tonnelle que j'avais fait installer ici, répondait obliquement le « cicéron », mais le vent, une belle nuit, a tout démolé.

« Vous voyez, ajoutait-il insidieusement, cette vaste forêt, si belle en été ; vous pourriez y faire de longues promenades avec votre camarade... si vous vouliez... »

— N'insistez pas pour le moment, fit Jacques d'un ton léger. Laissez-moi le temps de la réflexion... Je suis à peine arrivé.

— Bon ! bon ! acquiesça le gouverneur. Nous sommes gens de revue. Mais, il ne fait véritablement pas très chaud sur cette plate-forme. Nous pourrions redescendre... Comme il s'approchait de l'escalier qui se perdait dans l'intérieur de la tour, le

Une arme à deux tranchants

« A quel bon », me dit-on, « chercher encore de nouveaux remèdes contre la syphilis, puisque nous avons le 606 qui passait, avant la guerre, pour le dernier mot de la thérapeutique ? »

Sans doute, le 606, dont le vrai nom chimique est *diarsényl-benzène*, est un médicament d'une énergie incomparable. Il vous « blanchit » (c'est le mot consacré) le malade avec une rapidité qui tient quasiment du miracle, en ce sens que les accidents locaux, comme parfois de la forme la plus grave, ne résistent pas deux ou trois applications. Ainsi s'explique et s'exécute la stupéfiante efficacité avec laquelle les observateurs superficiels — ou intéressés — accueillirent naguère son avènement.

Mais de ce que le malade est ainsi « blanchi » en un tour de main, s'ensuit-il qu'il soit guéri, c'est-à-dire définitivement débarrassé du poison dont son organisme était saturé ?

Ca, c'est une autre affaire, sur laquelle personne n'a qualité pour se prononcer : en comptant le nombre de causes qui l'ont guéri, on pourrait se croire en mesure de dire quelle est l'action réelle d'un remède datant de quelques années à peine sur l'évolution d'une infection syphilitique qui domine la vie entière de son porteur.

vingt-cinq ans, trente ans, un demi-siècle, avant de se réveiller avec plus de violence que jamais ?

Ce que tout le monde devrait savoir, en revanche, c'est que le 606, dont les inconvénients sont du même ordre de grandeur que les qualités, non seulement n'empêche pas les retours offensifs, mais encore demande à être manié avec une prudence infinie. Son passif est déjà si chargé que nombre de spécialistes, et non des moindres, ne veulent pas en entendre parler.

Méditez plutôt les lignes suivantes textuellement empruntées au rapport à l'Académie de médecine sur les maladies vénériennes de M. le Dr Gaucher, professeur de clinique des maladies syphilitiques et cutanées, maître de l'hôpital Saint-Louis, en réponse à une proposition du Dr Marie, favorable à l'emploi du 606 :

« Nous serions alors responsables de tous les accidents aigus et généraux accidents quelquefois mortels, que produirait l'usage de ce médicament, après que l'Académie l'aurait pris sous son égide. Je ne comprends pas qu'on veuille entraîner l'Académie dans une voie aussi anormale, aussi dangereuse. Je n'ai pas cessé d'observer de nombreux exemples de récidives d'accidents syphilitiques après l'emploi de l'arsényl-benzolique. »

Inutile de rien ajouter à ce verdict d'un maître autorisé entre tous.

Mais, dans ces conditions, on ne peut que féliciter les auteurs de ce livre de chercher de nouvelles indications antisiphilitiques, surtout lorsque ces recherches ont abouti à la découverte de la Vamoline, dans laquelle les métaux toxiques sont remplacés par l'or et l'argent, du carbonate mercuriel de calcium et des plantes antisyphilitiques, surtout lorsque par la voie buccale, qui peut se prendre en toute discrétion, n'importe quand et n'importe où, seule ou à titre de complément, et qui a enfin l'inestimable mérite d'être absolument inoffensive ?

Docteur J.-S. BOTAL.

Établissements Chatain, 2, rue de Valenciennes, Paris, 11^e arrondissement, 100 40 R.

URETRITES. Pégéol

RADICAL. Evite Douleurs et Complications. Pégéol, 12, rue de Valenciennes, Paris.

LES SPORTS

AVIATION

En l'honneur de Pégéol. — Une réunion commémorative aura lieu, le soir, à 8 heures, à l'Aéro Club, 35, rue François-I^{er}, en l'honneur du sous-lieutenant aviateur Pégéol, tué glorieusement le 2 août 1915 dans un combat aérien près de Belloy. M. Paul Bonfret donnera lecture de quelques extraits de la correspondance et du journal de Pégéol.

FOOTBALL RUGBY

Les Coupes de l'U. S. F. S. A. — L'U. S. F. S. A. a décidé d'organiser cette saison, trois Coupes, appelées Coupes de Paris, ouvertes aux équipes de 1^{re} division de Paris, des Mauges et du Boulonnais. Les engagements (1^{re} par équipe) sont ouverts dès maintenant au siège de l'U. S. F. S. A., 2, rue Rossini, et sont reçus jusqu'au 30 septembre.

CYCLISME

En première catégorie. — Le comité technique de la Société des Courses Vélo de classe et de première catégorie les 40 coureurs suivants : André Béhery, Peppino Bettini, Gaston Chatain, Ferdinand Chavory, Lucien Chavory, Lucien Costes, Charles Deryver, Félix Douarier, Maurice Fortier, Marcel Grellet, Georges Hautil, Gaston Hennequin, Michel Huot, Maurice Huguenot, Louis Jolly, Gaston Joubert, Germain Joubert, Marcel Jouanneau, Charles Jurett, Félix Kerdou, Charles Lacquache, Lucien Langillier, Marcel Létrich, Daniel Létrich, Armand Létrich, Marcel Létrich, Marcel Létrich, Marcel Létrich, Ernest Létrich, Robert Samy, René Sibert, René Soupeau, Edmond Testard, Paul Trébis.

Deux enfants tués par la foudre

(De notre correspondant particulier)
Etampes, 30 Août. — Une femme et trois enfants se promenaient sur la route de Sainville, petite commune des environs, quand un violent orage les surprit. Ils se mirent à l'abri sous une meule. La foudre étant tombée sur cette meule, deux enfants furent carbonisés ; la femme et le troisième enfant qu'elle tenait sur ses genoux furent grièvement blessés.

L'appel des Belges sous les drapeaux

Le Havre, 30 Août. — Au sujet de l'arrêté-loi du 21 juillet 1916, appelant sous les armes les citoyens belges de 18 à 40 ans, les avocats belges réfugiés en Hollande viennent d'émettre l'avis que la force obligatoire de l'arrêté-loi, ainsi que la validité de la sanction sont indiscutables.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

HALE AUX BLES

Bles. — Les affaires commencent à prendre un peu plus d'extension, les offres tendent à augmenter, la demande est régulière et il s'établit un certain courant d'affaires à prix soutenus.

Seigles. — Très peu d'affaires, tendance lourde, on cote au départ des usines 42 25 à 42 50, 43 25 à 43 50 logé.

Avoines. — Les battages ont pris une certaine extension depuis huit jours, les offres sont plus nombreuses et les cours à peine soutenus. On cote au départ :

Noires du Centre... 30... 430 50... 30 50 31...
Grises du Centre... 30... 430 50... 30 50 31...
Grises de Beauce... 30... 430 50... 30 50 31...
Grises de Bourgogne... 30... 430 50... 30 50 31...
Grises de Bretagne... 30... 430 50... 30 50 31...

Orges. — Le mouvement de baisse continue, les acheteurs restent très réservés.

Champagne... 35 75 36... 36... 36...
Foin... 35 75 36... 36... 36...
Sarthe, Mayenne... 35 75 36... 36... 36...
Beauce, Gâtinais... 35 75 36... 36... 36...
Bretagne... 35 75 36... 36... 36...
Sarrasin... 35 75 36... 36... 36...
Marché Normande... 35 75 36... 36... 36...
Limousin... 35 75 36... 36... 36...

MARCHE AUX FOURRAGES

Paille de blé... 1^{re} qual... 78 79... 76 77...
— de seigle... 60... 58 59... 56 57...
— d'avoine... 60... 58 59... 56 57...
Foin... 88... 86 87... 84 85...
Luzerne... 88... 86 87... 84 85...
Regain... 88... 86 87... 84 85...

Le tout rendu dans Paris au domicile de l'acheteur, frais de camionnage et droits d'entrée compris, sans les taxes de circulation, savoir : 6 francs pour les fourrages secs, 10 francs pour les fourrages verts.

MARCHE DES SUIFS

Les 100 kilos...
Suif indigène... 150... 150...
— en branches... 105... 105...
Oleo marquant... 185... 185...

Programme des spectacles

Opéra, 8 h. — Les Exploits d'une petite Française.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.

Opéra-Comique, 8 h. 1/2. — Les Orléans.